

ROLE DE LA PAPAUTÉ DANS LA SOCIÉTÉ

PAR

M. L'ABBÉ FRANÇOIS FOURNIER,
DOCTEUR EN THÉOLOGIE, 1880.

« On sent je ne sais quelle présence du Souverain Pontife sur tous les points du monde chrétien. Il est partout, il se mêle de tout, il regarde tout, comme de tout côté on le regarde ».

(De Maistre, *Du Pape*, t. I, liv. I, ch. VIII)

Éditions Saint-Remi

– 2010 –

IMPRIMATUR Dinice Die, 18 decembris 1880.
† ANGELUS, ep. Diniensis.

A SA SAINTETÉ NOTRE SAINT PÈRE
LE PAPE LÉON XIII

Hommage de vénération profonde, de soumission absolue
et d'attachement inébranlable au SIÈGE APOSTOLIQUE.

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

PRÉFACE

Dans la longue et terrible épreuve, que traverse le catholicisme, les uns insultent aux malheurs actuels du Pape ; d'autres, redoutant la trop grande influence de l'Église, sont bien aises de la voir déchu de la souveraineté temporelle et réduite à l'état de servante ; d'autres, ne voyant point d'où peut venir le salut, désespèrent de la situation, ou s'en accommodent soit par indifférence, soit par lâcheté ou lassitude ; d'autres, les âmes généreuses, dévouées, les vaillants d'Israël, prient, espèrent et croient à un triomphe prochain et éclatant. Les pages que nous publions, en relevant le prestige de la Papauté, fermeront la bouche aux uns, encourageront les autres, les conforteront et les combleront de consolations au milieu de la poussière du combat et des déchirements de la lutte.

Touchant à une question aussi palpitante d'actualité que saisissante d'intérêt, nous espérons qu'elles seront accueillies favorablement et lues avec utilité et édification, en attendant que nous puissions en faire la démonstration par les faits, si Dieu nous prête grâce, lumière, vie et santé.

L'épigraphe, qu'on lit au frontispice du livre, donne l'idée générale que l'auteur s'efforce de faire ressortir.

Jésus-Christ, venu pour tout restaurer, fonde à cet effet cette grande institution qu'on appelle la Papauté, dont le nom reviendra si souvent sous notre plume ; en fait le centre unitaire du gouvernement, aussi bien que de la doctrine dogmatique, morale et disciplinaire de l'Église, le foyer d'où parlent tous les rayons illuminateurs et vers lequel convergent tous les regards du monde ; l'investit d'une souveraineté douée de toutes les prérogatives propres à lui assurer la catholicité de temps et de lieux ; en sorte que la Papauté est et sera constamment à la tête, au centre et au bas de la pyramide religieuse et sociale.

Comme le Christ qu'elle représente sur la terre, elle est la voie, la vérité et la vie : la voie, c'est-à-dire, le guide du voyageur scientifique, du voyageur politique et du voyageur religieux, conformément à ces paroles : *Pasce oves meas*. La vérité, c'est-à-dire la

gardienne, le juge, la messagère et la maîtresse infaillible de la vérité, selon cet autre texte : *Confirma fratres tuos*. Elle est enfin la vie de l'humanité, des États, des familles, des individus, et même, en un sens, des éléments inorganiques.

Étant la voie, la vérité et la vie, il est évident qu'elle doit être la source, la nourrice et l'agent suprême de toutes les civilisations, et comme telle, qu'elle marchera à la tête du progrès moral, scientifique, littéraire et artistique ; qu'elle doit être la protectrice du faible, le refuge de l'infortune, la bienfaitrice de l'humanité, et enfin, le dernier rempart de la civilisation contre les ambitions du despotisme, comme contre les doctrines anarchiques et révolutionnaires. Mais pour cela, il lui faut une constitution qui lui assure la perpétuité de temps et le triomphe sur ses ennemis : *Et porta inferi non prevalebunt adversus eam*. Assise sur ce roc inébranlable des promesses divines, cette reine illustre regarde tranquillement les siècles glisser devant elle, et les générations amies et ennemies passer à ses pieds.

Ainsi qu'on le voit, ce plan est comme un tableau synoptique qui reproduit sommairement les faits principaux de la merveilleuse action que la Papauté exerce dans le monde religieux et social, et comme un panorama fugitif de son génie civilisateur. Les chapitres qu'il contient, forment une gerbe lumineuse, composée des pensées les plus saillantes qui ressortent du sillon de l'histoire et jaillissent de son sein comme des rayons brillants qui, se détachant du soleil, dissipent les ténèbres de la nuit et portent la lumière, la chaleur, la vie et la fécondité partout où ils pénètrent.

Pour l'intelligence de l'ouvrage, nous avertissons le lecteur que nous employons indistinctement les termes Papauté, Saint-Siège, Souverain-Pontife, Église etc., selon les circonstances, attendu que dans un corps mystique ou réel les opérations des membres peuvent être indifféremment attribuées au corps en général, ou à la tête qui commande ; comme on attribue aussi à l'arbre, au tronc, les fruits que produisent les rameaux. C'est prendre la partie pour le tout ou le tout pour la partie.

FOURNIER,
Blieux, le 24 août 1880.

CHAPITRE PREMIER : LA PAPAUTÉ

MONARCHIE CHRÉTIENNE. — PIERRE. — PRIMAUTÉ. — LA PAPAUTÉ. — SOUVERAINETÉ. — INDÉPENDANCE. — IRRÉFORMABILITÉ. — IMMUTABILITÉ. — SIMPLIFICATION DU GOUVERNEMENT. — UNITÉ DE DOCTRINE, DE DOGME, DE MORALE ET DE CULTE.

Le Verbe divin est descendu sur la terre pour y rétablir la vérité, oblitérée du cœur et de l'esprit des hommes. Après nous avoir rendu la vérité une et indivisible, qui est de tous les temps et de tous les lieux, ne voulant point la livrer de rechef à l'injure des siècles et l'abandonner comme un jouet aux caprices humains, Il a établi, sous le nom d'Église, une société admirablement organisée, qui sera aussi de tous les temps et de tous les lieux, c'est-à-dire perpétuelle et universelle, comme la vérité ; et comme celle-ci avait fait naufrage par défaut d'autorité tutélaire, Il lui en donne une cette fois pour la préserver d'un nouveau désastre ; Il charge cette Église de garder fidèlement Sa doctrine, de la protéger contre les attaques de l'erreur et de la propager dans le monde, et lui donne l'autorité suffisante pour sauvegarder ce dépôt et remplir la grande mission qu'Il lui confie.

Il n'y a pas sous le soleil de puissance sans tête, depuis la tribu sauvage jusqu'à la nation la plus civilisée. Une société ne saurait vivre huit jours, ni même une heure sans gouvernement, dit Guizot dans son *Cours de Civilisation* (N^e leçon). La famille, base de toute société temporelle, est constituée sous l'autorité du père, l'armée sous l'autorité d'un généralissime ou du ministre de la guerre, les peuples sous l'autorité d'un souverain, peu importe qu'il soit décoré du titre d'empereur, de roi, de prince, de président, de sultan, de khan, de shah ou de mikado. Jésus-Christ, en établissant une nouvelle société, devait en conséquence donner un gouvernement à cette société et mettre un chef à sa tête.

Mais il pouvait choisir comme forme de gouvernement l'oligarchie, ou la démocratie, ou la monarchie. Il s'arrêta à cette der-

nière, sans doute comme étant plus parfaite, car Dieu fait tout d'une manière achevée. Aussi, se plaît-il à comparer Son Église tantôt à un royaume gouverné par un souverain unique, tantôt à un bercail sous la houlette d'un seul pasteur, tantôt à une maison ou famille sous la direction du père, tantôt à une vigne, à un arbre qui a plusieurs rameaux, mais un même cep, un même tronc, un même principe de vie qui, partant de la racine, anime la tige et les branches, et le tout ensemble ne forme qu'une vivante unité. Saint Paul appelle l'Église le corps de Jésus-Christ, *Corpus Christi* ; or, un corps se compose de plusieurs membres, ayant chacun sa fonction spéciale, et intimement unis entre eux sous la dépendance d'un seul chef. Mais qui sera ce chef ? Qui sera chargé de gouverner cette société ?

Jésus-Christ est le fondement et le chef proprement dit de l'Église, et personne ne peut en poser d'autres ; c'est dans Ses entrailles que les racines de l'Église vont puiser leur sève vitale. Mais comme Sa mission était de retourner à Son Père, Il dut, avant de monter au ciel, choisir un Vice-Gérant, un Vicaire auquel Il pût confier Son pouvoir et Sa doctrine. Son choix tomba sur Pierre, qui devint ainsi le second fondement, la seconde pierre angulaire sur laquelle le fondateur-fondement établissait Son Église. *Tu es Pierre*, lui dit-Il, *et sur cette pierre Je bâtirai Mon Église*.

A partir de ce jour, Pierre fut regardé comme le chef de la nouvelle société et Prince du Collège apostolique. Il paraît le premier en tout et toujours, non par rang d'ancienneté, mais d'honneur et de juridiction. Il est constamment nommé le premier sur la liste des Apôtres, *primus Simon*, et le premier par rang de primauté, c'est-à-dire qu'il y en avait un premier, comme l'indique le mot *primus*. L'Église est-elle comparée à un édifice, Pierre en est le fondement ; à une barque, il en est le pilote ; à un royaume, il en a les clefs.

C'est Pierre qui préside l'élection de Mathias, Pierre que saint Paul va vénérer à Jérusalem ; c'est à lui qu'il soumet ses doctrines, son enseignement ; c'est Pierre qui préside le premier concile, y tient le premier rang, parle le premier, résout la question et prononce la sentence.

Mais Pierre aussi n'est pas immortel. La mort brisera sa tête ; un coup d'épée peut la trancher ; ses fonctions et son étrange doctrine peuvent le conduire au gibet, et peut-être que toute prérogative va cesser avec lui. Nullement ; la société chrétienne est immortelle, son gouvernement doit l'être aussi. Il doit donc y avoir constamment un Pierre pour confirmer, paître, guider ; une autorité, lumière réfléchissant sur tous les horizons, enflammant toutes les âmes, illuminant la sagesse des ignorants, servant de guide aux égarés et de force aux faibles ; une autorité placée si haut qu'elle pût parler à tous avec empire, et appuyée sur un roc si solide, qu'elle fût à l'épreuve des grandes et perpétuelles tempêtes qui l'assaillent ; autorité établie de Dieu directement, et partant, à l'abri des oscillations et des changements. Cette autorité, c'est la Papauté, ou série des successeurs de Pierre, et ayant deux faces, comme Janus, l'une tournée vers le monde céleste, l'autre tournée vers le monde terrestre.

Il n'est donc pas vrai, comme le dit Guizot dans son *Histoire de la Civilisation*, (t. II, p. 407 et ailleurs), que l'Église ait essayé tour à tour tous les modes d'organisation, qu'elle ait d'abord adopté le principe démocratique pendant les trois premiers siècles, le principe aristocratique du quatrième au neuvième, et enfin le gouvernement monarchique à partir du neuvième, alors que la Papauté prévaut sur l'épiscopat. Elle fut monarchique à son berceau, et elle n'a pas cessé un instant de l'être. Sa hiérarchie n'a jamais varié.

Comme en morale, il y a deux commandements : celui de l'amour de Dieu, et celui de l'amour du prochain, il y a en dogme deux grands principes : la divinité de Jésus-Christ, et la divinité de la Papauté. Jésus-Christ est Dieu, puisqu'Il est le Verbe éternel du Père ; Il est le fondement de notre foi, la raison de la morale, la source du vrai culte ; Il est prêtre selon l'ordre de Melchisédech ; roi du monde par droit de création et de rédemption, par droit d'héritage et de conquête ; père du genre humain en général, et de la société chrétienne en particulier. La Papauté est de Dieu, puisqu'elle est l'œuvre immédiate de Jésus-Christ ; elle doit être souveraine comme Dieu, puisqu'elle a sa racine sur la roche éternelle de la Divinité ; infaillible comme Dieu, puisqu'elle est son oracle

sur la terre, et comme telle, l'interprète de notre foi, la gardienne de la saine morale, la régulatrice du culte. Elle porte, comme son auteur, la triple couronne du sacerdoce, de la royauté et de la paternité. Jésus-Christ est la source de la vie surnaturelle qui circule dans le monde, et la Papauté en est le réservoir qui l'empêche de tarir, et le canal par lequel la vie se communique aux membres.

Pierre, comme premier Pape, est l'anneau qui relie la Papauté à Jésus-Christ, la vraie pierre, le premier fondement et la base de l'édifice. Pierre n'est pas la pierre même, dit saint Basile, car le Christ est vraiment la pierre immobile : *Non tamen petra erat, nam Christus vere et immobilis petra, Petrus vero propter petram*. Mais, par son titre de Pape et de Vicaire de Jésus-Christ, il est, lui aussi, la pierre immuable contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais, le rocher mystérieux contre lequel viendront se briser tous les Ilots de la tempête, tous les frémissements des nations ennemies. C'est Pierre qui reçoit la mission de continuer ses frères dans la foi, Pierre qui reçoit le pouvoir de lier et de délier, de paître et de régir le troupeau. Mais ces pouvoirs et ces prérogatives, quoique personnels à Pierre, étaient cependant octroyés avec future succession à ceux qui le remplaceraient sur la Chaire Romaine. Pierre transmettra donc à son tour ces pouvoirs dans toute leur intégrité à ses successeurs, qui seront Pierre comme lui, portiers du ciel comme lui, confirmateurs de la foi comme lui, pasteurs du bercaïl comme lui. Ou plutôt, Pierre vivra en eux, et son ombre planera, non pas seulement sur Rome, sur sa campagne et ses environs, mais sur tout l'univers catholique ; non pas seulement sur l'ère apostolique et sur ces temps de sang et de deuil, où Néron se promenait en fiacre dans ses jardins du Vatican, à la lueur des chrétiens enduits de poix, et allumés en guise de torches, mais sur tous les âges, jusqu'à la consommation des siècles. Que ses successeurs s'appellent Clément, Clet, Anaclet, Evariste, Pie, Léon, Benoît, Agathon, Calixte ou Grégoire, peu importe, c'est toujours Pierre qui dirige et gouverne ; c'est Pierre qui parle par Léon, Pierre qui parle par Agathon, Pierre qui confirme et enseigne par Léon XIII. Quel voyageur a jamais visité Rome, la ville de Pierre et des Papes, sans se sentir pressé, dominé, écrasé sous

une puissance mystérieuse qui n'est autre que l'ombre du Prince des Apôtres ? Et quel catholique pourrait lire *l'Histoire ecclésiastique* sans voir surgir de chacune de ses pages mortes Pierre avec les promesses divines, et sans être sous la secrète impression de son ombre ? *Quoniam beatus Petrus, qui in propria sede et vivit et praesidet, praestat quarentibus fidei veritatem.* (Saint Léon)

Le Pape est donc Pierre, non point personnellement, mais Pierre vivant dans ses successeurs, avec les mêmes principes, les mêmes promesses, la même foi, la même loi, la même vitalité et la même énergie que si la Papauté était encore à sa genèse. Elle n'est ni affaiblie, ni épuisée, ni malade, ni découragée, mais sans cesse rajeunie par l'assistance perpétuelle de son chef Jésus-Christ ; jusqu'à la fin des temps, elle parlera, elle gouvernera, elle exhortera, elle protestera, elle menacera, elle bénira, elle sauvera.

Ainsi, comme il a été dit, si Pierre représente Jésus-Christ, hérite des prérogatives de Jésus-Christ, le Pape étant Pierre lui-même et un autre Jésus-Christ, représente Jésus-Christ, hérite des prérogatives de Jésus-Christ, non pas absolument sans doute, mais par voie de participation, selon le mot de saint Léon le Grand. *C'est le Christ de la terre*, disait sainte Catherine de Sienne. Il hérite de l'immutabilité de Pierre, et de sa primauté, tant d'honneur que de juridiction.

La Papauté ainsi constituée en Pierre et ses successeurs, et par Pierre sur le Christ, est la tête de toute la société catholique, la vie du monde par conséquent, et la clef de voûte de l'édifice religieux et social. La société humaine, a-t-on dit, est une pyramide d'aplomb : le peuple est à la base, le pouvoir au sommet, la Papauté partout ; au sommet avec le pouvoir pour le rendre juste et humain, à la base avec le peuple pour le rendre docile et patient, au centre pour les relier l'un à l'autre. Elle est, à la tête de l'angle de l'humanité vivante, l'alpha et l'oméga de toutes les civilisations, l'inspiratrice de toutes les grandes et généreuses entreprises. Comme tête de la nouvelle société chrétienne, elle est appelée à diriger le corps qui la compose ; en tant que le cœur de la même société, elle communique la vie jusqu'aux extrémités du monde ; comme le centre où aboutissent tous les rayons de la circonfé-

rence, elle relie en elle tous les membres de la grande famille que le Sauveur est venu former.

Mais il ne suffisait pas de choisir une forme de gouvernement et de lui donner un chef. Jésus-Christ devait en même temps accorder et Il accorda à ce chef la souveraineté dans sa plus large acception, car un roi doit être souverainement indépendant pour qu'il puisse exercer son autorité librement et sans entraves. Et dans l'Église la souveraineté est encore plus nécessaire que dans les États. Cette société a pour but de discipliner les âmes en les obligeant à l'observation de tout ce que Jésus-Christ a ordonné de croire et de pratiquer. Or, si les choses de la terre doivent être gouvernées à cause des passions mauvaises et de l'orgueil des esprits portés à l'insubordination, à plus forte raison les choses du ciel, qui sont plus en butte aux passions et aux résistances de l'esprit mauvais. On forme plus facilement une armée au maniement des armes qu'on ne corrige un vice d'intérieur dans un soldat ; il est plus difficile d'obtenir l'obéissance d'un enfant indocile, que de lever un impôt dans un empire. C'est que l'homme a toutes ses racines dans l'âme ; c'est que l'âme est le principal et le corps la chose secondaire. Or, puisque le Chef de l'Église a à exercer son pouvoir, et sur les corps, parce qu'il s'adresse à des hommes, et sur les cœurs, parce qu'il a pour objet propre et essentiel la sanctification et le salut des âmes, il faut que ce pouvoir soit une souveraineté proprement dite, c'est-à-dire spirituelle et temporelle en même temps.

La Papauté, nous l'avons dit, a hérité des pouvoirs de Pierre, qui héritait lui-même par participation de ceux de Jésus-Christ, ce roi doux et pacifique, sacré par Son Père éternel et marqué de l'onction sainte de la double souveraineté. Or, cette souveraineté, qui est la royauté de Dieu, son souverain domaine, Jésus-Christ se l'est attribuée en disant : Tout ce qu'a Mon Père M'appartient (Jean, XVI, 15). Toutes choses m'ont été données (Matth., XI, 27). N'est-ce pas là la royauté la plus complète qu'on puisse imaginer ? Royauté sur les corps et sur les âmes, sur les cœurs comme sur les intentions, les pensées et les désirs des hommes. Quoique voilée, car Jésus-Christ a dit encore : *Mon royaume n'est pas de ce monde*

(Jean, XVIII, 36), cette royauté n'en est pas moins réelle, puissante et absolue. Aussi les Mages viennent-ils la reconnaître à Bethléem : *Auro rex agnoscitur*, disent les commentateurs ; Pilate adresse cette question à Jésus : *Vous êtes donc Roi ?* Et Jésus répond : *Vous le dites, car Je le suis vraiment* ; et il Le condamne comme tel (Pavy, *Œuvres*, t. I).

Le Pape, comme Vicaire du Christ, participe donc à cette double royauté. L'expérience en a montré l'importance et les peuples de tous les âges en ont senti la nécessité, parce que la souveraineté, même temporelle, est une garantie nécessaire du pouvoir spirituel.

Sans doute, le royaume du Christ n'est pas de ce monde, puisqu'Il l'a déclaré lui-même, et la Papauté n'est, en un sens, du monde que comme spectatrice et juge ; est-ce à dire pour cela que son représentant, qui est chargé de mener triomphants au ciel les élus qui composent la communauté de ce royaume, n'aurait pas besoin de se mêler des choses extérieures pour diriger une telle société ? Il aurait pu, en vérité, se borner à ce rôle spirituel s'il n'avait eu à traiter qu'avec des esprits insaisissables, intangibles, invisibles ; s'il avait pu communiquer avec ces esprits comme l'esprit de Dieu communique avec nos Ames par des inspirations secrètes ou par des illuminations intérieures ; s'il était revêtu d'ailes comme les messagers célestes que Dieu a créés pour exécuter Ses ordres, ou doué d'agilité et de subtilité comme les corps glorieux, de manière à pouvoir franchir les distances en un clin d'œil, car il faudra chaque jour se trouver sur toutes les parties du monde et pénétrer partout où se trouvent des innocents persécutés, des consciences opprimées, des rebelles à stigmatiser, des hérétiques à condamner, des aveugles à éclairer et à diriger. Mais ce sont là des faveurs qui ne sont point contenues dans les promesses et auxquelles il ne saurait prétendre. Gouvernants et gouvernés sont composés d'un esprit et d'un corps inséparablement unis, et partant ces âmes participent aux lois qui régissent les corps ; il faut donc une représentation visible et personnelle du pouvoir et un gouvernement proportionné aux conditions d'une pareille existence.

Au reste, une société suppose des lois, et ces lois supposent des hommes pour les rédiger, des hommes pour les sanctionner, des hommes pour les exécuter et les faire exécuter. Que des infractions à ces lois se révèlent, que la discorde envahisse cette société, que la persécution élève ses flots contre elle, ou qu'un loup ravisseur cherche à déchirer le troupeau, sera-ce le Code qui jugera ces infractions ou qui ramènera le calme et la paix dans son sein, ou qui la défendra contre ses agresseurs ? Non, il faut ou un tribunal composé d'hommes, ou la voix puissante d'un orateur, ou le sabre redouté d'un guerrier, ou le pasteur du troupeau. Qu'il faille enseigner, prêcher, baptiser, offrir le saint sacrifice, imposer les mains, protéger la vérité, censurer l'erreur, régler les mœurs, proscrire des abus, expédier des messages par courrier ou par télégraphe, peu importe, il faut toujours des hommes. Ainsi, quoique le règne de Dieu soit au dedans de nous et au dedans de la société de l'Église, il n'en a pas moins ses manifestations au dehors, puisque partout son gouvernement est personnifié (Pavy, *ibid.*)

D'autre part, le pouvoir spirituel ne pourra, en vérité, ni lui être saisi par la ruse des sectaires, ni arraché par la force des baïonnettes, ni être renversé par la violence du despotisme, parce qu'il est insaisissable ; mais avec des gouvernements libéraux, athées, impies, schismatiques ou hérétiques comme ceux qui régissent la société aujourd'hui, où la force prime le droit, et où la justice éternelle n'est plus qu'une servante qui marche à la remorque des caprices humains, ou plutôt un vain mot qui n'a plus de sens, et surtout plus d'application, combien de fois ne se verra-t-il pas entravé ! Quand on voit trente têtes de Papes tombées sous la hache des Césars, et un pareil nombre de successeurs de Pierre prendre le chemin de la captivité ou mourir en exil pour avoir aimé la justice et haï l'iniquité, on comprend que la Papauté n'a pu toujours se mouvoir à son aise et dans sa plénitude, et que la souveraineté nominale ne lui suffit pas ; il faut une souveraineté effective qui la rende pleinement indépendante, sinon il suffira d'un simple employé de bureau pour entraver son ministère, d'un sim-

ple douanier pour arrêter ses messages à la frontière et étouffer la grande voix qui a le droit de parler à l'univers.

C'est pour garantir cette liberté d'indépendance dont les Papes ont besoin dans le libre exercice du commandement de l'Église, que les siècles avaient déposé entre leurs mains la souveraineté temporelle à côté de la royauté spirituelle. « Ce sont les siècles qui ont fait cela, et ils l'ont bien fait », disait le premier consul. Quand il parlait ainsi, il était dans toute sa gloire ; il venait de rouvrir les églises, de relever les autels, de rétablir le culte, et il rêvait de ressusciter l'empire et le patriciat de Charlemagne. Son génie lui faisait voir que c'était à Rome qu'il fallait poser les assises de la grandeur de la France ; mais emporté par son orgueil et ébloui par sa folle ambition, il s'attaqua, au contraire, au rocher sacré du Vatican, et traîna comme une captive cette puissance à laquelle on ne touche pas impunément ; et, parce qu'il ne s'appuya point sur elle, les vents soufflèrent, toute sa gloire s'effondra et fut emportée comme une vile poussière.

Outre l'indépendance, la souveraineté entraîne encore avec elle l'irréformabilité des jugements. Sans cela, les disputes ne s'apaiseraient jamais, les procès dureraient éternellement, les opinions se produiraient et se multiplieraient de telle façon que la société chrétienne serait réduite à une confusion si grande qu'elle serait obligée de se dissoudre. Que l'on considère l'ordre législatif, l'ordre judiciaire, l'ordre administratif, partout on arrive à une première autorité résidant dans un homme ou groupe d'hommes ayant le droit de rendre un arrêt définitif, ou d'interpréter authentiquement le sens des règles anciennes, sans que personne puisse s'inscrire en faux contre la sentence rendue. Il faut qu'il en soit ainsi pour mettre fin aux procès et clore les discussions. Certes, nous ne disons pas qu'un tribunal humain soit à l'abri de toute erreur ; mais si l'ordre public commande d'accorder à ses arrêts une sorte d'infailibilité de fait, comment pourrions-nous penser que cette garantie manque à la société spirituelle, où les jugements de l'autorité obligent la conscience et imposent la soumission à la fois intérieure et extérieure. et si une société civile, où il n'y aurait aucun tribunal suprême pour terminer un différend eu dernier

ressort, serait une société perdue, à plus forte raison en serait-il de l'Église, dont les jugements portent surtout en matière doctrinale. Qu'il soit permis de résister à l'autorité de ces jugements, et bientôt la morale chrétienne fera place à la morale indépendante, à la morale des honnêtes gens, et puis à celle des libres penseurs et du paganisme. Mais avec cette irréformabilité, que Pierre parle et les conflits sont terminés ; que Rome décide et la cause est finie sans appel ; qu'elle fasse entendre sa voix et les doutes de l'intelligence s'apaisent ; la vérité, jaillissant comme une lumière étincelante du sein des ténèbres, reprend son empire sur les hommes ; la ligne du devoir est tracée et la morale également préservée d'un rigorisme outré et d'un laxisme écœurant.

En vérité, l'Église n'a pas en son pouvoir, comme les souverainetés temporelles, les amendes, la prison, l'exil, l'échafaud comme sanction, parce que sa destinée ne recevra sa dernière perfection que dans le ciel ; ce n'est que là qu'elle trouvera la sanction de sa législation. Présentement, elle n'a en partage que les périls et les larmes, les bénédictions et les prières, les menaces et les anathèmes, le pouvoir de lier et de délier ; mais sa voix trouve un écho dans le ciel, où la justice divine, approuvant ses décisions, répond aux bénédictions de la Papauté par d'autres bénédictions, et aux anathèmes qui séparent de la société chrétienne par d'autres anathèmes qui séparent éternellement de la société de Dieu. En d'autres termes, ce que l'Église délie sur la terre sera délié dans le ciel, et ce qu'elle lie ici-bas sera lié dans la cité d'en haut.

Mais cet attribut d'irréformabilité, nécessaire et suffisant à la société civile qui s'agite et se meut dans le monde des corps, ne suffit pas à la souveraineté pontificale qui a action sur les corps et sur les âmes, et a droit par conséquent à une adhésion absolue et constante ; il lui faut, de plus, une infailibilité qui exclue tout doute, qui ne laisse aucun regret et qui fasse la conviction pleine et entière. C'est pourquoi le Sauveur disait à Pierre : *J'ai prié pour toi afin que la foi ne défaille point ; et une fois converti, confirme tes frères.* Nous parlerons plus au long de cette prérogative dans un chapitre subséquent.

Ajoutons enfin un dernier attribut qui devait être comme le sceau du doigt divin et assurer la perpétuité de la monarchie pontificale ; c'est le don d'immutabilité, fondé sur le célèbre texte *Tu es Petrus*.

L'histoire n'est autre chose que le récit du berceau, du développement et de la chute des empires. Chacune de ses pages marque des bouleversements dans les nations et des transformations dans les chartes qui régissent les peuples. On les voit naître dans la joie, parfois dans le sang, grandir dans la lutte, se modifier dans l'épreuve, crouler et disparaître de la carte géographique au milieu des catastrophes et des révolutions ; et leurs souverains sont semblables à de rapides météores qui brillent un instant sur la scène pour s'éclipser presque aussitôt derrière l'horizon. L'un meurt à peine que l'autre sort de ses cendres, lève la tête, se dresse sur des ruines, peut-être encore fumantes de sang humain, ou éclairées à la lueur de l'incendie. C'est ainsi que la fortune, délaissant les Assyriens, passa aux Mèdes et aux Perses, traversa rapidement la Grèce et la Macédoine, franchit le Tibre et jeta à Rome les bases de l'empire de fer, dont l'existence ne fut pas moins débile et caduque. Daniel avait prédit l'humble pierre qui, doucement détachée de la montagne, devait briser les pieds du grand colosse et inaugurer l'empire pacifique de Celui dont le règne n'aura point de fin : *Cujus regni non erit finis*.

Mais pour que cet empire d'un nouveau genre pût vivre jusqu'à la fin des temps, sans crainte d'être renversé par une puissance rivale, il lui fallait un fondement inébranlable qui le mît à l'abri des coups de vent de la révolution, des surprises de la ruse et de l'erreur, des assauts des gouvernements irréguliers et impies. Il fallait, en un mot, qu'il fût doué d'une force intrinsèque et surnaturelle qui, en le rajeunissant chaque jour, rendît impossible les ravages du temps et guérît les cicatrices sanglantes que lui feraient ses ennemis. Or, ces prérogatives, la Papauté les a reçues lorsque Jésus dit à Pierre : *Et Moi Je te dis : Tu es Pierre, et sur cette pierre Je bâtirai Mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle*. Que les sociétés humaines disparaissent du théâtre terrestre, que les trônes s'écroulent, que les couronnes volent en éclats, que les dynas-

ties s'effacent, que les nations passent de la royauté à l'empire, de l'empire à la république, de la république à l'anarchie ou à la dictature, c'est dans l'ordre, car leurs constitutions, étant de main d'homme, ne sauraient résister à l'action des siècles et à la malice des mortels ; mais la Papauté ayant reçu la promesse d'immortalité de Celui entre les mains de qui la fragilité devient la force, elle persévérera jusqu'à la fin des siècles, et il n'y aura que la tiare de Pierre qui résiste constamment aux chocs destructeurs des empires, qui conserve son auréole dans tout son éclat et qui demeure à jamais monarchique. Ainsi fut constituée cette admirable monarchie qui sera et demeurera à jamais l'idéal et le modèle de tout bon gouvernement.

C'est à ces conditions seules que l'Église peut aspirer à l'unité, à la perpétuité et à la catholicité ; car une société, comme une doctrine, sans unité, sans indépendance, sans infailibilité et sans immutabilité, ne peut durer longtemps et devenir catholique ; encore moins le demeurer. Mais avec ces prérogatives dont nous venons de parler, tout s'enchaîne, tout se soutient dans l'Église romaine, tout fonctionne avec une merveilleuse unité dans la marche du gouvernement comme dans le développement de la doctrine.

L'univers se divise en une multitude de provinces qui portent le nom d'empire, de royaume, de principauté, de duché, etc., et l'humanité en une foule de sociétés civiles et particulières, circonscrites dans un territoire, et ayant chacune ses lois et ses usages. Chacune de ces sociétés est gouvernée par un chef dont la dénomination varie d'après la coutume des lieux, l'étendue du territoire et la charte qui régit le pays. Ce chef, roi ou empereur, prince ou président, duc ou marquis, s'entoure de ministres qui l'aident de leur plume, de leurs lumières, de leurs conseils et de leur expérience dans le gouvernement de ses États. Ces ministres ont des milliers d'employés subalternes comme auxiliaires. Puis, il y a comme pondérateurs du pouvoir des Chambres qui proposent et discutent les lois. A la tête de chaque département, il y a un préfet entouré d'une foule de bureaucrates, puis le petit sous-préfet qui a aussi ses employés. Cette quantité de bureaux, de

fonctionnaires suppose justement une complication étourdissante dans la marche des affaires et un travail gigantesque qui provient ou d'un vice d'organisation qui règne dans les rouages administratifs, ou des besoins que se sont créés les gouvernements depuis qu'ils ont apostasié la politique catholique et chrétienne. De là des difficultés à tout instant, des entraves à droite et à gauche, des lenteurs interminables et fatigantes, des affaires innombrables qui demandent une issue, enfin un chaos immense. De là encore des plaintes incessantes contre une centralisation qui, en détruisant l'autonomie des provinces, tend au despotisme le plus exorbitant. Et pourtant, malgré l'étendue circonscrite des États et cette complication étudiée des rouages administratifs, on voit souvent les royaumes en proie à des soulèvements, bouleversés par des révolutions, déchirés par les partis, ensanglantés par les guerres civiles.

Voyez, au contraire, dans l'Église : l'empire de la Papauté n'a d'autres bornes que les pôles du monde, et plus de deux cents millions d'individus forment ses fidèles sujets et obéissent à ses lois. L'Europe, l'Afrique, l'Amérique, depuis le détroit de Magellan jusqu'à celui de Behring, l'Asie, depuis le Japon jusqu'à la Tartarie et aux monts Caucase, toutes les baies et les îles de l'Océanie, tout marche sous la houlette paternelle des successeurs de Pierre. Et malgré l'immense étendue de cet empire et les sujets innombrables qui le peuplent, tout y est paisible, calme et tranquille, même alors que les flots du monde semblent se soulever contre son Chef et le menacer sur son roc éternel. Le Pape, l'Évêque et le Curé, voilà tout ce qui fait mouvoir cette grande société catholique et tout ce qui la tient en paix. Au faite, règne le Pape qui est la vie du monde ; à la tête de chaque diocèse, il y a l'Évêque qui communique avec le Pape d'un côté et le curé de l'autre ; au-dessous encore, et à la tête des paroisses, il y a les prêtres qui appliquent et font respecter, par des moyens moraux, les doctrines et les lois promulguées par leurs chefs hiérarchiques. Et dans cette simplification, tout marche avec une admirable harmonie, tout fonctionne avec une merveilleuse régularité, tout se meut avec aisance et une prodigieuse célérité. S'il y a ici centralisation de pouvoirs, ce n'est pas une centralisation tyrannique et oppres-

sive des consciences, mais une puissance tutélaire, douce et paternelle qui tend la main aux malheureux, écoute la plainte de l'affligé, encourage le faible, soutient le fort et verse à pleines mains la confiance et les consolations. L'Église ne redoute ni les soulèvements parmi ses sujets, ni les révolutions dans son sein, ni les complots parmi les chefs, préposés au gouvernement des Églises particulières. Les Trophyme, les Austremonne, les Lucien, les Denis, les Nicaise peuvent être envoyés sans crainte dans les Gaules, saint Augustin chez les Angles, saint Patrice en Irlande, saint Boniface en Allemagne, saint Anschaire jusque dans les glaces du Nord, saint Constantin jusque dans les steppes de la Russie, saint François Xavier jusque dans l'extrême Orient, des vicaires apostoliques en Amérique, en Chine et jusque sous les feux brûlants du Midi, tous travaillent à l'ombre de Pierre et se donnent la main à Rome dans le Vicaire du Christ, comme enseignant la même doctrine, la même morale, pratiquant le même culte, suivant les mêmes lois et obéissant au même chef. Et s'il s'est rencontré quelque communauté rebelle qui ait voulu se soustraire au gouvernement du Pape, on n'a envoyé ni armée, ni préteur pour l'en punir ; l'Église l'a rejetée de son giron, et l'a laissée mourir, mourir d'inanition comme un rameau séparé du tronc et privé de sève vitale : ou bien elle l'a retranchée par l'anathème et l'excommunication, comme un membre gangrené ; et c'est tout.

Ainsi, la distance des lieux, la diversité de mœurs, de races, de caractère, ne sont pas un obstacle pour l'unité du gouvernement papal ; elles ne font qu'en rendre l'existence plus providentielle. L'Ancien comme le Nouveau-Monde, les temps apostoliques comme le moyen âge, aussi bien que les générations modernes, saluent l'Évêque de Rome comme leur Pontife et leur père ; comme le centre où viennent aboutir tous les rayons qui partent des cinq parties du globe terrestre ; comme l'oracle de la vérité, comme le pasteur des pasteurs qui conduit sous sa houlette le troupeau tout entier de Jésus-Christ.

A côté du Pape, qui gouverne avec une souveraine indépendance et un pouvoir absolu, il y a un sénat perpétuel composé des princes de l'Église, les Cardinaux, formant une Curie qui est le

Sénat de la Rome chrétienne, mais un sénat se mouvant sans gêner, ni diminuer, ni éclipser le pouvoir suprême, comme aussi sans causer jamais ni troubles ni révolutions. Nulle part on ne voit de pouvoirs monarchiques en contact avec une oligarchie si puissante, et conservant néanmoins chacun la plénitude de son droit et de son indépendance ; car de même que le Pape demeure toujours souverain au-dessus des cardinaux et des évêques, de même ceux-ci demeurent réellement prêtres, évêques, cardinaux, sans amoindrissement de leur dignité ni de leur juridiction. C'est, en un mot, une monarchie entourée d'une aristocratie puissante et dévouée ; une monarchie absolue en fait par sa constitution essentielle ; constitutionnelle en réalité, faisant appel à tous les concours légitimes, s'inspirant de tous les conseils, groupant toutes les lumières et en faisant jaillir ou l'étincelle de la vérité une et indivisible, ou ces décisions doctrinales qui indiquent le sillon entre deux écueils également dangereux, ou ces jugements admirables de simplicité qui imposent le respect et la soumission, ou ces règles de discipline qui ont servi de modèle et de base aux codes les plus parfaits de l'Europe.

C'est avec ce régime, si faible en apparence, mais si fort dans sa simplicité, que, les Papes ont fait ce que ni les sages de la Grèce, ni les Césars anciens et modernes, ni l'hérésie n'ont pu réaliser, savoir, l'unité des esprits et de doctrine ; c'est là une de leurs grandes gloires. Jésus-Christ avait, apporté la vérité dans le monde, mais Il avait borné Sa mission à jeter quelques rayons de lumière autour de Lui, en présence d'une douzaine d'hommes ignorants et grossiers, et à travers les populations d'un petit coin de terre appelé la Judée ; à établir et régler le pouvoir qui la conserverait jusqu'à la consommation des siècles, et qui la propagerait jusqu'à l'extrémité de l'univers. Il s'était contenté de tracer son programme en quelques mots : *Docete omnia quæ mandavi vobis* : Allez, enseignez, non pas toute doctrine, non pas une partie de Mon enseignement, mais Ma doctrine tout entière, dogme et morale, sans en retrancher un iota. La besogne était grande, gigantesque, immense, téméraire même ; mais la Papauté ne faillit pas à la tâche.

Ainsi, comme il n'y a qu'une pierre, qu'un Christ, qu'un Pierre, il n'y a qu'une doctrine, qu'une loi, qu'un dogme, qu'une morale, qu'un culte, qu'un baptême, qu'un Chef. C'est sur un seul, dit saint Cyprien, que le Sauveur bâtit Son Église, à un seul qu'Il confie le soin de paître Son troupeau. Il est vrai qu'Il confie une égale puissance aux autres Apôtres après Sa résurrection ; mais pour manifester ce mystère d'unité, Il voulut que l'origine de cette unité commence par un seul. L'unité est le point de départ de la primauté donnée à Pierre, pour montrer qu'il n'y a qu'une Église de Jésus-Christ, une seule chaire, une seule doctrine. Comme il n'y a qu'un Pierre, il n'y a qu'un soleil, un tronc, une source d'où coule l'unité sacerdotale. Aussi, l'histoire ecclésiastique nous apprend que lorsque les factieux entreprenaient de diviser l'épiscopat, une voix commune s'élevait contre cet attentat, par ces paroles remarquables : *Unus Deus, unus Christus, unus episcopus* (Corn. ad. S. Cypr., ep. 46 ; Theod., *Hist. eccl.*, lib. II, cap. XIV).

Et ce n'est pas seulement chez les catholiques que nous trouvons cette doctrine unitaire formulée, nos frères égarés la reconnaissent aussi. « Le caractère essentiel de la vérité, et ce qui en fait le lien social par excellence, c'est l'unité, dit le calviniste Guizot. La vérité est une ; c'est pourquoi les hommes qui l'ont reconnue et acceptée sont unis ; union qui n'a rien d'accidentel et d'arbitraire, car la vérité ne dépend ni des accidents des choses, ni de l'incertitude des hommes ; rien de passager, car la vérité est éternelle ; rien de borné, car la vérité est complète et infinie. Comme de la vérité, l'unité sera donc le caractère essentiel de la société qui n'aura que la vérité pour objet, c'est-à-dire, de la société purement spirituelle. Il n'y a pas, il ne peut y avoir deux sociétés purement spirituelles ; elle est de sa nature unique et universelle.

« Ainsi est née l'Église ; de là cette unité qu'elle a proclamée comme son principe, cette universalité qui a toujours été son ambition. Plus ou moins claire, plus ou moins rigoureuse, c'est là l'idée qui repose au fond de toutes ses doctrines, qui plane au-dessus de tous ses travaux. Bien avant le VI^e siècle, et dès le ber-

ceau même du christianisme, elle apparaît dans les écrits et les actes de ses plus illustres interprètes »¹.

Sous les successeurs de Constantin, l'Orient se sépare insensiblement de l'Occident. Celui-ci se décompose et se voit morcelé en une multitude de petits États distincts et indépendants les uns des autres. Les Gaules, l'Espagne, l'Italie se réunissent en conciles nationaux ; y aura-t-il divergence dans les lois issues de ces synodes ? Y aura-t-il plusieurs législations ? Nullement. Au-dessus des Églises nationales, il y a les conciles généraux qui ne connaissent pas de frontières, et dont les décrets atteignent toutes les contrées. Du IV^e au VIII^e siècle, six conciles œcuméniques se réunissent en Orient, sont tenus par des évêques d'Orient et sous l'influence des empereurs de Constantinople : à peine y voit-on quelques rares évêques occidentaux ; y aura-t-il rupture, entre ces contrées différentes de langue, de gouvernements, de mœurs, et déjà travaillées par une certaine rivalité lointaine qui finira par éclater au IX^e et au XI^e siècles ? Pas du tout : il y a au-dessus de tout cela le Pontife romain, Vicaire de Jésus-Christ, qui révisera et jugera les décrets et les décisions de ces conciles soit nationaux soit généraux, et, comme sa sentence fera seule loi, l'unité de discipline comme de doctrine n'en souffrira point, et les esprits n'en demeureront pas moins unis autour de sa chaire apostolique.

Il y aura donc unité de doctrine, puisque Jésus-Christ n'en a enseigné qu'une et qu'il ne saurait y en avoir deux, l'une vraie, l'autre fausse ; car, dit saint Augustin, la vérité est ce qui est vrai et la fausseté ce qui n'est pas vrai : *Veritas est quod vere est, falsitas autem quod non vere est* (Voir P. Perrone, *Traité de l'Église*). Il n'y a donc pas plus de rapport entre la vérité et l'erreur qu'entre le oui et le non. Mais la difficulté pour les Apôtres, comme pour les Papes, c'était de l'établir et de la maintenir exempt de tout alliage.

¹ *Histoire de la Civilisation en France*, t. 1, p. 341. Comme nous rencontrerons quelquefois cet écrivain sur notre chemin, nous déclarons une bonne fois pour toutes faire nos réserves dans tout ce qu'il aura d'inexact ou favorisant plus ou moins ostensiblement sa secte. Nous aurons soin ordinairement de souligner les passages dangereux ou manquant d'exactitude.

CHAPITRE II : SUITE DU MÊME SUJET

VAINES TENTATIVES D'UNITÉ EN DEHORS DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE. — PERPÉTUITÉ. — CATHOLICITÉ.

Ce n'était pas la première fois que l'humanité allait entreprendre une pareille tentative d'unité. Quand Brahma, Bouddha, Confucius, perdus à l'extrémité de l'Orient, méditaient des systèmes dont l'écho devait traverser les mers et les générations, et retentir jusqu'à nous situés à l'Occident, et vivant à une distance de plus de deux mille siècles ; quand Pythagore, dans les paisibles vallées de la Grèce, appelait quelques rares disciples autour de sa chaire de philosophie ; quand Platon, revêtu du manteau professionnel, se promenait le long des escarpements du lac Sunium, escorté de ses auditeurs qu'il charmait par la sublimité de ses leçons ; quand Aristote, Épicure, Zenon, et tant d'autres maîtres de l'antiquité s'entouraient de disciples studieux, que se proposaient-ils ? Ils ne voulaient pas créer des empires avec l'épée, mais édifier l'unité des esprits, l'unité intellectuelle, l'unité de doctrine. Or, qu'arriva-t-il ? La philosophie orientale avec son luxe d'imagination fatigua les esprits ; Pythagore, avec son panthéisme décousu ; Platon, avec sa métaphysique sans base ; Aristote, avec son abstraite dialectique ; Zenon, avec son austère stoïcisme ; Épicure, et son sensualisme dégoûtant, firent leur temps, et tous leurs systèmes tombèrent bientôt sans qu'il se trouvât personne pour les relever. Saint Justin, s'étant mis sincèrement à la recherche de la vérité, frappa successivement à la porte de toutes ces grandes écoles et leur demanda la vérité ; mais il ne rencontra partout que désunion et un vide désolant, incapable de contenter une âme avide du vrai. Tous ces systèmes fameux, aussi vains que les esprits qui les avaient formulés et conçus, se sont usés à la lime des siècles, sont allés rejoindre leurs devanciers aux gémonies de l'histoire, et ont fait place à la grande unité romaine et catholique.

La gnose, l'éclectisme alexandrin, reprendront ces systèmes en sous-œuvre dans ce qu'ils ont de plus rationnel pour en faire une fusion entre la philosophie intuitive des Védas et la philosophie

inquisitive des Grecs. Les partisans de cette école se sont dit : Puisque nous possédons des points de départ, communs et vivants, pourquoi n'en tirerions-nous pas toutes les vérités qui en découlent, comme on extrait d'une masse tout l'or qu'elle renferme ? Pourquoi ne réunirions-nous pas en un seul faisceau les vérités que nous possédons ? Il faudra sans doute du temps, du travail, une longue patience, mais nous arriverons ; et les faits, trahissant leurs espérances, leur rationalisme, au lieu de faire l'unité, ne fonda qu'un nouveau système, l'école gréco-orientale, mère du gnosticisme de toutes les nuances.

Un autre essai d'éclectisme fut tenté vers le déclin du II^e siècle de notre ère, ou au commencement du III^e. Il eut pour inspirateur Clément d'Alexandrie, et pour exécuteur Ammonius Saccas. Clément crut qu'en recherchant les parcelles de vérité disséminées chez les philosophes de l'antiquité, et en les fusionnant avec les dogmes chrétiens, on gagnerait beaucoup de païens au christianisme, et Ammonius fut chargé d'en faire l'essai. Certes, l'intention était excellente ; mais la tentative échoua et prit même une mauvaise tournure, puisqu'elle enfanta l'école de Plotin, de Porphyre, le manichéisme et l'hérésie, sœur, ou plutôt fille aînée de doctrines disparates qui ne pouvaient ni se concilier, ni s'harmoniser (Clément avait suggéré l'idée de cet éclectisme dans son livre des *Stromates*. Nous exposerons plus loin une analyse de ce fait).

L'hérésie se présenta donc à son tour comme intermédiaire, empruntant au rationalisme la raison et maints sophismes, à la religion son élément surnaturel. Elle s'occupa surtout du côté religieux ; mais, partant de principes faux et erronés, elle ne pouvait que marcher dans le sentier des aberrations. Elle a eu beau pérorer avec Arius, Nestorius, Pélage, Bérenger, etc., ses tentatives, depuis le bouddhisme jusqu'au protestantisme, n'ont fait que multiplier les divisions : en vain les novateurs ont cherché la pierre philosophale de l'unité, ils n'ont trouvé que le désarroi complet, au point qu'ils ont été obligés d'avouer et leur impuissance et leurs divisions. Ils ont élevé système sur système, symbole sur symbole, et comme pour la maison bâtie sur le sable, il a suffi d'un coup de vent pour tout renverser, et l'on a pu dire d'eux ce

que saint Hilaire de Poitiers disait des ariens dans un entretien qu'il eut avec l'empereur Constance : « Depuis le concile de Nicée, ceux à qui vous accordez votre confiance ne font autre chose que composer des symboles. Leur loi n'est pas la foi des évangiles, mais celle des conjectures ; l'année dernière ils ont changé quatre fois de symbole : chez eux, la foi varie comme les volontés, et la doctrine comme les coutumes. Tous les ans, et même tous les mois, ils produisent de nouveaux symboles ; ils détruisent ce qu'ils ont fait ; ils anathématisent ce qu'ils avaient soutenu ». Ce qu'Hilaire disait des ariens et des semi-ariens s'applique également à toutes les hérésies survenues depuis, et particulièrement aux sectes protestantes, qui n'ont jamais pu établir un symbole et courent à tout vent de doctrine, comme on peut s'en convaincre par l'immortelle Histoire de leurs variations. Vieillir en peu de jours, telle est la triste destinée des institutions humaines.

Le Césarisme s'est dit à son tour : l'unité de doctrine est nécessaire, donc il faut la créer à tout prix ; et si le raisonnement ne suffit pas, je l'imposerai par l'épée. Néron, Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurèle, en y ajoutant même les empereurs théologiens de Constantinople, voulurent imposer leurs idées et n'aboutirent qu'au sang, à l'extravagance et au ridicule. Les brahmes ont essayé cette unité en confondant la société religieuse et la société civile, et n'ont abouti qu'au pyrrhonisme ; Mahomet la voulut faire par le glaive, et son glaive s'émoussa devant une résistance supérieure et invincible ; nos Césars doublés de nos légistes veulent la faire par le monopole en coulant la jeunesse au moule gouvernemental et universitaire : réussiront-ils mieux ?

L'Église grecque a toutes les idées de l'Église latine, mais parce qu'elle est isolée du centre unitaire, elle demeure inanimée, n'ayant d'autre activité que celle d'un cadavre lié de bandelettes par l'autocrate russe. La Bible a toutes les idées catholiques, et parce que le protestantisme manque d'une souveraineté unitaire, il n'est qu'un monceau de cendres et de ruines.

Toutes ces tentatives d'unité se sont invariablement brisées au triple écueil des inconséquences de l'esprit humain. L'esprit essentiellement lumineux va vers la lumière, comme les yeux recher-

chent instinctivement les rayons du soleil et s'enivrent de sa clarté. Mais quelque lumineux et spirituel qu'il soit, il ne voit les choses qu'en énigme, à travers un prisme, et comme par l'extrémité de son manteau, dit l'Écriture. Si l'œil est lumineux, nous sommes d'autre part entourés de ténèbres, au-dessus, au-dessous, à droite, à gauche, de tout côté ; et c'est dans ce dédale, éclairé par une lueur vacillante, qu'il plonge son regard inassouvi avec regret de ne pouvoir pénétrer plus avant ; et il prend l'erreur pour la vérité.

En second lieu, quoique fait pour la vérité, par un étrange caractère d'esprit, l'homme aime l'illusion, et toutes ses affections sont pour les ténèbres ; s'il y a un côté qui s'ouvre à la lumière, il y en a un qui la fuit et la repousse. Le jour total, la pleine connaissance étant refusée, l'esprit cherche dans un horizon où le soleil ne luit pas, et croit trouver la lumière dans les ténèbres. La lumière est venue dans le monde, disait le Sauveur à Nicodème, et les hommes ont préféré les ténèbres, parce que leurs œuvres sont mauvaises. Chaque vérité a sa morale, sa vertu, qui prescrit le sacrifice ou l'immolation ; l'erreur lâche la bride aux passions, ne demande rien, laisse l'eau suivre la pente qui l'entraîne. C'est plus commode, et on la suit.

En troisième lieu, s'il y a dans la société un égoïsme matériel, il y a aussi un égoïsme spirituel, intellectuel. Tous les hommes se ressemblent, mais ils pensent tous diversement, et nous jalouons celui qui ne pense pas comme nous. D'autre part, les vérités révélées sont certaines, mais enveloppées d'obscurités qui irritent l'esprit et engendrent l'opposition : de là ce penchant de l'esprit humain pour la séparation et la scission, et parlant l'impossibilité d'arriver à la concorde des idées.

Mais comment se fait-il donc que la Papauté ait triomphé de ces obstacles et qu'elle ait obtenu un résultat que ni la force dialectique, ni les ruses du sophisme, ni l'autorité du savoir et du talent, ni la puissance du sabre, pas même la Bible et des Églises en possession des idées chrétiennes n'ont pu obtenir ? Comment expliquer que l'esprit humain, rebelle aux avances de la philosophie et des sectes, s'humilie devant l'enseignement des Papes, et accepte sans restriction une doctrine qu'il ne comprend pas toujours

et qui met un frein à la licence de son cœur ? C'est que la Papauté a reçu des promesses divines que les philosophes et les sectaires n'ont point reçues ; c'est que Dieu l'a instituée pour être le centre unitaire de toute la doctrine, le foyer de toutes les lumières, le cœur de toutes les nations ; c'est qu'elle possède la vérité, non par parcelles, comme les écoles de l'antiquité, mais dans son intégrité ; c'est qu'elle possède le Christ, le Verbe tout entier, selon le langage de saint Justin, de Clément d'Alexandrie et de Lactance, ainsi que nous le verrons plus loin.

Bien plus, dans les conditions où elle a reçu la vérité, celle-ci ne peut ni périr entre ses mains, ni lui échapper. Car, si les œuvres humaines ne peuvent éviter l'action destructive du temps, l'œuvre de Dieu persiste à travers les générations et les siècles, immuable comme son auteur et comme le roc sur lequel elle est éayée. Se moquant des rivalités qu'elle rencontre sur ses pas, la Papauté glisse et passe victorieuse portant avec elle la vérité, comme une vierge sans tache, jusqu'aux bienheureux rivages de l'éternité. « Jamais l'Église n'a erré, écrivait le Pape saint Agathon aux Pères du sixième concile général, et par la grâce du Tout-Puissant, elle ne s'est jamais écartée de la tradition des Apôtres, conservant sa foi sans la laisser souiller ». En effet, la Papauté a reçu en dépôt l'enseignement du Christ, et Dieu ne saurait permettre que cet enseignement soit livré aux rêveries des passions humaines. Elle peut le développer, l'expliquer, le définir au besoin, mais elle n'y change et n'y peut rien changer ; car la vérité est une, disions-nous en commençant : ce qui est une fois vrai le sera toujours. L'Écriture est l'arbre de vie, et tout ce que les Papes, la tradition ou les conciles peuvent y ajouter par des commentaires ou des définitions, n'en est que la végétation.

Le concile de Nicée pourra définir le dogme de la consubstantialité contre Arius ; celui de Constantinople, le dogme de la divinité du Saint-Esprit contre Macédonius ; celui d'Ephèse, le dogme de la Maternité divine, contre Nestorius ; celui de Chalcedoine, le dogme de l'unité de personne en Jésus-Christ, contre Eutychés ; le III^e de Constantinople, le dogme des deux natures en Jésus-Christ, contre Sergius, Paul et Pyrrhus, et autres parti-

sans du monothéisme ; le concile de Trente, les dogmes du péché originel, de la présence réelle, des sept sacrements, etc., contre le protestantisme naissant ; le concile du Vatican, le dogme de l'infailibilité du Pape contre le gallicanisme et le libéralisme : toutes ces définitions et d'autres ne changent rien à l'invariabilité de la doctrine catholique : ce sont des décisions doctrinales, ou, si l'on veut, de solennelles affirmations de la vérité, et rien de plus. Le Credo des Apôtres demeure le Credo de Nicée, de Constantinople, de Trente et de Rome ; et le Credo de Rome est le même que celui que récitent l'Européen, l'Afre, l'Asiatique, l'Américain et l'insulaire de l'Océanie ; le même que plus de deux cents millions de catholiques chantent et proclament sur toute la surface de notre planète.

Mais si la vérité intégrale, dont la Papauté est dépositaire, doit persister irrévocablement, il n'en est pas moins vrai que, pour l'établir et la faire accepter, l'Église se trouvait, humainement parlant, dans les mêmes conditions que ses rivales, c'est-à-dire en face des mêmes obstacles et des mêmes écueils ; l'orgueil et l'inconstance de l'esprit humain. Qu'on se figure les Apôtres au jour de leur séparation, et s'acheminant chacun vers la province ou contrée qui lui est échue en partage pour la prédication de l'Évangile. Ils n'ont ni souliers, ni pain, ni bourse, ni argent, pas même un livre des Évangiles, car il n'en existe pas encore. Ils emportent simplement le symbole qu'ils ont rédigé d'un commun accord, sous la présidence de Pierre, le code de la morale chrétienne, non plus gravé sur les pierres du Sinaï, mais écrit dans leurs cœurs et dans leurs âmes par cet Esprit vivificateur qui est descendu sur eux le jour de la Pentecôte ; des règles liturgiques ou rituelles encore mal définies et peu arrêtées ; car Jésus-Christ ne leur a rien laissé par écrit ; quelques souvenirs, et rien de plus. Mais encore, sortis à peine de l'école de leur divin Maître, encore tout pénétrés de Ses divines leçons, de la sainteté de Sa vie, de la force de Ses exemples, de la beauté de Ses dogmes, de la pureté de Sa morale et de Son application à rendre à Dieu Son père le culte qui Lui est dû, on conçoit qu'ils auraient pu, à la rigueur, conserver la vérité intégrale, maintenir entre eux l'unité de doctrine, de loi et de

culte. Mais les Apôtres ont parcouru le monde entier, et toute la terre a retenti du bruit de leur parole ; ils ont jeté le grain de sénévé dans le sillon, et l'accroissement ne s'est pas fait attendre ; il a été merveilleux. Ils laissent partout des prosélytes, partout des néophytes, partout des évêques, des prêtres, partout d'autres eux-mêmes pour soutenir, continuer et dilater leur œuvre. Comment établir l'unité permanente parmi ces nouveaux convertis ? N'y a-t-il pas à craindre que tout aille se briser à l'indépendance, à l'égoïsme de l'esprit humain, si souvent porté à préférer les ténèbres à la lumière ? Comment ces successeurs, perdus sur toutes les plages, aux Indes, dans la Chine, en Afrique, en Italie, en Espagne, au fond des Gaules, jusque dans l'antique Albion, conserveront-ils l'unité de foi, de doctrine ? Passé le moment de la ferveur, il arrivera comme après le déluge, où les hommes, oublieux des vérités primordiales, tombèrent dans l'idolâtrie, dans la confusion des idées, et enfantèrent le bouddhisme, le brahmanisme, toutes les autres rêveries de l'Inde et de la Chine, la mythologie de la Grèce et les fables de Rome païenne, qui ne sont qu'une altération grossière et souvent dégoûtante de la révélation primitive ; les peuples, encore tout imbus de leurs dieux, transformeront l'histoire et la doctrine du Christ en des mythes et des fables, et les dogmes catholiques feront place à une mythologie chrétienne, tentée du reste par les gnostiques des premiers siècles, et, tout récemment par une certaine école établie de l'autre côté du Rhin.

A la confusion du dogme se joindra nécessairement la confusion de la morale, car le dogme est le fondement de celle-ci ; et du moment où il n'y aurait plus de dogme, la morale disparaîtrait aussi. Il y a partout des âmes d'élite qui ne vivent que pour Dieu, et pour qui la vertu a des charmes si puissants qu'elles semblent être nées pour elle : ces âmes se soutiendront au-dessus du vice grossier et persévéreront dans l'austérité de la morale chrétienne ; mais ordinairement l'homme n'est juste, vertueux que lorsqu'il est commandé ; conséquemment, s'il n'y a pas de pouvoir central pour réprimer les abus, et séparer les prévaricateurs comme des membres gangrenés, les masses ne tarderont pas de secouer une morale pure, chaste, austère, pour embrasser une morale indé-

pendante, qui les laisse libres de choisir le parti qui met un frein à leurs passions, ou celui qui les flatte ; et cédant alors aux entraînements de la nature corrompue, elles abandonneront le Dieu trois fois saint des chrétiens, parce qu'il est incapable de s'accommoder à leurs caprices ou de plier devant leurs passions, et se feront, à l'exemple des païens antiques, des dieux injustes, corrompus, passionnés, impurs comme eux, afin, dit saint Augustin, de commettre eux-mêmes le crime sans honte et avec honneur (Mgr Pavy, Œuvres t. II).

Pour ce qui est du culte, la partie symbolique du dogme, c'est ce qu'il y avait, disions-nous tantôt, de moins défini et de moins arrêté dans l'esprit des Apôtres, non pas quant à la substance, mais quant à la forme. Ces premiers hérauts de l'Évangile se trouvaient en présence des Juifs, dont le culte était tout figuratif, et des païens, qui avaient encore l'esprit tout souillé des rites abominables dont ils salissaient les temples de Jupiter, d'Apollon, de Mars, de Cybèle, de Vénus, d'Eleusis et de cent autres divinités païennes. Chacune de ces races aurait sans doute voulu conserver quelque chose de ses anciens usages, et elle l'aurait souhaité avec d'autant plus d'ardeur que l'esprit humain porte en lui-même une pente très forte vers le fanatisme et la superstition. Et la chose leur était d'autant plus facile que le nouveau culte était obligé de fuir le grand jour, de s'exercer ou dans une chambre retirée d'une maison ou dans le secret des catacombes. Bannissez un centre d'unité pour le culte comme pour la doctrine, et vous n'aurez bientôt plus qu'un amalgame d'observances qui varieront avec les lieux, les peuplades, et le degré de vertu et de corruption. Le Juif voudra sans doute sacrifier le bouc et la génisse de son vieux rituel, au pied même de l'autel de l'Agneau sans tache ; Rome païenne et la Gaule druidique institueront des sacrifices humains on mémoire de la sanglante immolation de la Croix ; et les assemblées chrétiennes, si saintes, si ferventes qu'elles fussent, n'auraient pas tardé de rivaliser de férocité et d'impudeur avec les dégoûtantes orgies du paganisme (Pavy, *ibid*). C'est ce qu'attestent les immoralités des gnostiques et des manichéens, sous quelque dénomination qu'ils se soient montrés. Quel secret eurent donc

les Apôtres pour faire accepter cette triple unité et la préserver de toute division ? Le voici :

Ils apprirent à leurs disciples qu'il y a à Rome un Pierre, un Pape qui est l'oracle du monde, l'interprète de la loi, le docteur des nations et le régulateur du culte, afin de le protéger contre le fanatisme et la superstition. Leurs successeurs, connaissant d'avance ce chef unique de la religion, ayant appris à le vénérer, à l'aimer, à lui obéir sur sa Chaire principale, communiqueront avec cette Chaire, et viendront, comme saint Paul, comparer leur enseignement avec celui de Pierre, comme Vicaire du Christ, et leurs cérémonies avec la liturgie de l'Église romaine. Ainsi s'établiront et se perpétueront toutes les unités de doctrine, de morale et de culte ; tandis que s'il n'y a pas de centre où tout vienne se mouler dans la même unité, pas de docteur universel qui sache discerner infailliblement la vérité de l'erreur, pas de juge souverain qui sache distinguer le bien du mal, ce qui est licite de ce qui est illicite, pas de pouvoir suprême qui régleme la forme des divins mystères, on voit tout de suite les esprits se diviser, l'unité se briser et la doctrine se transformer en systèmes humains sujets à toutes les divisions comme à toutes les caducités. Si l'esprit, dit le P. Lacordaire, est guidé par une influence supérieure, il marchera dans les sentiers de la vérité, mais s'il est abandonné à lui-même, et s'il n'y a une force unitaire, l'intelligence allant en sens opposé ou flottant à tout vent, les esprits ne se rencontrent que pour se heurter, errent, s'égarent, se précipitent, ou forment tout au plus une agrégation fortuite, comme ces nuages qui passent dans le ciel sans trouver de repos. Retrancher des globes célestes la force d'attraction vers leur centre, ils s'enfuient dans des directions opposées, et cette belle harmonie que nous admirons sera brisée. Retrancher de la nation le souverain, dans la famille le père, et l'anarchie régnera ; il faut partout un principe d'unité supérieur, c'est-à-dire, une souveraineté réelle qui produise l'unité. Il en est de même dans le monde des esprits, il faut le sceptre ou la souveraineté de l'intelligence pour les diriger, les protéger contre la force schismatique de répulsion (XXX^e conférence).

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	3
CHAPITRE PREMIER : LA PAPAUTÉ	5
MONARCHIE CHRÉTIENNE. – PIERRE. – PRIMAUTÉ. – LA PAPAUTÉ. – SOUVERAINETÉ. – INDÉPENDANCE. – IRRÉFORMABILITÉ. – IMMUTABILITÉ. – SIMPLIFICATION DU GOUVERNEMENT. – UNITÉ DE DOCTRINE, DE DOGME, DE MORALE ET DE CULTE.	5
CHAPITRE II : SUITE DU MÊME SUJET	22
VAINES TENTATIVES D'UNITÉ EN DEHORS DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE. – PERPÉTUITÉ. – CATHOLICITÉ.....	22
CHAPITRE III : LA PAPAUTÉ EST LA VOIE	43
GARANTIE DE SÉCURITÉ, DE DIRECTION, DE TRANQUILLITÉ. – VOYAGEUR DE LA SCIENCE, DE LA POLITIQUE, DE LA RELIGION. – HORS DE L'ÉGLISE, POINT DE SALUT. – EXCLUSIVISME DES AUTRES RELIGIONS.	43
CHAPITRE IV : LA PAPAUTÉ EST LA VÉRITÉ	66
CE QU'ÉTAIT LA VÉRITÉ AVANT JÉSUS-CHRIST. – LA PAPAUTÉ RESTAURATRICE DE LA VÉRITÉ. – GARDIENNE DE LA VÉRITÉ. – MESSAGÈRE DE LA VÉRITÉ.	66
CHAPITRE V : LA PAPAUTÉ ET LE DOGME DE L'INFAILLIBILITÉ	89
LA PAPAUTÉ EST LA MAÎTRESSE DE LA VÉRITÉ. – L'INFAILLIBILITÉ DEVANT LA TRADITION. – DÉCRET DU CONCILE DU VATICAN.....	89
CHAPITRE VI : LA PAPAUTÉ EST LA VIE	102
ROME PAÏENNE. – ROME CHRÉTIENNE. – VIE COMMUNICATIVE. – VIE DE L'HUMANITÉ, – DES ÉTATS, – DES FAMILLES, – DES INDIVIDUS, – DES ÉLÉMENTS INORGANIQUES. – CONCLUSION.	102
CHAPITRE VII : LA PAPAUTÉ EST LA MÈRE DE LA CIVILISATION ..	138
L'HOMME NATURELLEMENT SOCIABLE. – CE QUE C'EST QUE LA CIVILISATION. – PRINCIPES DE CIVILISATION. – LA CIVILISATION CHEZ LES PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ. – LE DÉCALOGUE.....	138
CHAPITRE VIII : SUITE DU MÊME SUJET	164
LA RELIGION. – L'AUTORITÉ. – LA RÉPRESSION. – LA MORALE. – LA PROPRIÉTÉ. – L'ÉVANGILE. – SUPÉRIORITÉ DE LA CIVILISATION CATHOLIQUE. – L'IDÉAL DIVIN DE LA CIVILISATION.	164
CHAPITRE IX : LA PAPAUTÉ EST LA NOURRICE DE LA CIVILISATION	194
RÉHABILITATIONS. – DIEU. – LA SOCIÉTÉ. – LA FAMILLE. – L'HOMME.	194
CHAPITRE X : LA PAPAUTÉ MAÎTRESSE DE LA CIVILISATION	225
LE PROGRÈS. – ÉPOQUE DES PERSÉCUTIONS. – PÉRIODE DE CONSTANTIN. – UNION DES DEUX POUVOIRS. – LÉGISLATION CHRISTIANISÉE. – LES BARBARES. – LA MONARCHIE CHRÉTIENNE. – CONCILES. – MOINES.	225

CHAPITRE XI : SUITE DU MÊME SUJET	261
QUATRIÈME ÉPOQUE. — CHARLEMAGNE. — JUGEMENT DE DIEU. — TRÈVE DE DIEU. — CROISADES. — SUGER. — CARDINAL DE CHAMPAGNE. — CARDINAL D'AMBOISE. — CINQUIÈME ÉPOQUE : PROTESTANTISME. — RICHELIEU. — MAZARIN. — XIMENÈS. — MISSIONS.....	261
CHAPITRE XII : LA PAPAUTÉ ET LA SCIENCE.....	290
LE SYMBOLE. — LA THÉOLOGIE. — LES ÉCOLES. — SAINT JUSTIN. — CLÉMENT D'ALEXANDRIE. — AMMONIUS. — ORIGÈNE.	290
CHAPITRE XIII : SUITE DU MÊME SUJET	320
PÈRES DE L'ÉGLISE. — THÉOLOGIE. — PHILOSOPHIE. — HARMONIE DE LA FOI ET DE LA RAISON. — LA THÉOLOGIE ET LES SCIENCES.	320
CHAPITRE XIV : SUITE DU MÊME SUJET	342
BÉNÉDICTINS. — VIII ^E ET IX ^E SIÈCLES. — X ^E SIÈCLE. — XI ^E SIÈCLE. — XII ^E SIÈCLE. — UNIVERSITÉS. — XIII ^E SIÈCLE. — SORBONNE. — XV ^E SIÈCLE. — ACADÉMIES. — XVII ^E SIÈCLE. — PROPAGANDE — XVIII ^E SIÈCLE. — INVENTIONS. — MISSIONNAIRES.	342